

LA REVUE DE L'ÉCRAN

16^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 573 B
25 Février 1943
2 fr. 50



ARLETTY
dans
L'MANT de BORNÉO.

CINÉ-CLUB

Les amis de
La Revue de l'Écran

Les réunions se poursuivent normalement aux bureaux de La Revue de l'Écran, 43, Boulevard de la Madeleine, les samedis à 17 heures 30. Ceux de nos lecteurs qui désireraient obtenir des renseignements sur l'activité du Ciné-Club peuvent nous rendre visite un samedi. Ils seront les bienvenus. Nous tenons également à leur disposition un dépliant résumant les buts de notre groupement et qui leur sera envoyé sur simple demande.

NOTRE COUVERTURE

Lorsque revindront avec d'autres choses, le papier, les possibilités de tirage, l'encre et l'huile pour les machines, nul doute qu'une des premières publications à paraître ne soit ces petites brochures sur les vedettes, leurs pompes et leurs œuvres. Il est à prévoir aussi qu'à partir des dernières parutions, l'ordre de grandeur des comédiens aura changé et que la toute première en tête de liste sera Arletty. On y verrait tout d'abord la découverte d'Arletty dans *Le Chien qui rapporte*, on verrait... plutôt on ne verrait plus rien, tout comme le Rhône à peu après sa sortie du Lac de Genève, Arletty disparaît... pour réapparaître plus loin, enrichie d'un métier plus sûr. On tirait alors la redécouverte d'Arletty, puis toutes les découvertes ultérieures, certaines de taille dans l'histoire même du cinéma. On retrouverait toutes les dix lignes le même mot : « acidité » cette acidité qui selon les uns et pas mal d'autres fait le charme d'Arletty mais met aussi à ses évolutions une barrière précise. Après quoi, housculant cette barrière, on s'apercevrait qu'Arletty n'a pas craint de gagner la partie dans un des rôles les plus poétiques du répertoire filmé.

La brochure serait illustrée ; on y verrait Arletty arborer des toniques invariables, des dessous ahurissants, pas de dessous du tout même... et avec la même aisance ironique, se muer en égarante, porter la voilette, jouer la comédie et venir pimenter le comique irrésistiblement larveux de Jean Tissier dans cet *Amant de Bornéo* où nous avons aujourd'hui trouvé l'illustration de notre couverture.

ANNIVERSAIRE EN COULEURS...

Une des sociétés de production les plus importantes d'Europe, la U.F.A. de Berlin, va fêter ces jours-ci le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Pour donner plus d'ampleur à cette manifestation, elle a décidé de faire sortir simultanément sur les écrans allemands et français deux films en couleurs : *La Ville Dorée* et *Les Aventures de Munchhausen*. Ce ne sont certes pas les premiers films en couleurs produits en Europe, puisque voilà près de vingt ans que René Le Somptier nous donna La

ques, puis inventant la plaque et le film trichromes. Berthon, enfin, imagina le film gaufré pour la cinématographie en couleurs ; mais aucun de ces procédés, finalement, n'aboutit à une utilisation industrielle en raison de leur extrême complexité et du surcroît de puissance lumineuse exigé.

L'avantage du procédé Agfacolor employé aujourd'hui réside dans son extrême simplicité et son analogie étroite avec la



Christine Söderbaum, et Engen Klopfer sont les protagonistes du « film de l'anniversaire », *La Ville Dorée*.

Sultane de l'Amour et que, plus près de nous, quelques techniciens français mirent au point le système Francita, mais les films que nous allons bientôt voir sont, paraît-il, de beaucoup supérieurs aux précédents.

La presse allemande rappelle que la France eut, dans les recherches et les travaux préalables, une part importante ; dès le milieu du siècle dernier, Ducos du Hauron a exprimé maintes idées sur la photographie des couleurs ; et ce furent les frères Lumière qui inventèrent la photographie des couleurs, combinant en une trame trichrome le principe des trois pla-

simple photographie en noir et blanc. Les difficultés sont, en fait, concentrées dans la fabrication de la pellicule elle-même : la prise de vues, le tirage et la projection s'effectuant à peu près sans changement. C'est ce qui permet d'obtenir des résultats intéressants. Nous pourrions bientôt en juger...

R.

**Voulez-vous être
de nos amis
Abonnez-vous !**

Le nom de Jean Giraudoux est passé brusquement au premier plan de la vie cinématographique le jour où La Duchesse de Langeais a fait sa rentrée dans cette vie... Et il est impossible, si aveugle que l'on soit sur la valeur de ses contemporains, de ne pas considérer cette irruption comme un événement important et des plus heureux pour le cinéma français.

Il y avait longtemps que Jean Giraudoux s'intéressait à la chose cinématographique. A plusieurs reprises, il avait eu des pourparlers avec des réalisateurs et des producteurs pour que son Siegfried fût porté à l'écran, mais ces pourparlers n'étaient jamais allés très loin. Pourquoi ? Bien malin qui le dirait, car l'auteur avait toujours montré une très exacte et très large compréhension des nécessités du métier du cinéma. Le fait que Siegfried n'ait pas servi est un de ces petits mystères comme la vie cinématographique en compte tant. Mais c'est profondément regrettable car il y a dans cette œuvre le sujet d'un film à la fois passionnant, intelligent et émouvant comme le cinéma n'en a traité que bien rarement, car le mot, le verbe y tient un rôle de premier plan, y devient un véritable personnage... Siegfried est sans doute de tous les sujets auxquels le cinéma parlant peut s'intéresser, le seul dont la transformation en film muet est impossible ! Si cette affirmation tombe sous les yeux d'un producteur de films, peut-être lui donnera-t-elle le désir d'en contrôler l'exactitude et l'amènera-t-elle à demander à Giraudoux la cession des droits d'adaptation de son œuvre. Quel beau film on ferait ! Et quel sens ce film prendrait dans les circonstances présentes !

Mais l'œuvre de Jean Giraudoux ne se limite pas à Siegfried. A côté, il y a La Guerre de Troie n'aura pas lieu, Amphitryon, Ondine — pour ne citer que des titres autour desquels une longue carrière théâtrale a mis une auréole que leur envoie bien des comédies dites parisiennes, bien des vaudevilles ayant connu la faveur des producteurs et du public ! Il ne faut d'ailleurs pas désespérer car ce qui eût été un miracle, il y a quelques années ou seulement encore il y a quelques mois, est-il peut-être possible tout naturellement

Avec l'adaptation et le dialogue de La Duchesse de Langeais, Giraudoux a effectivement créé l'œuvre littéraire cinématographique, celle que l'on a dans sa bibliothèque et que l'on relit. Verra-t-on dans dix ans un metteur en scène recommencer La Duchesse de Langeais sur la même base littéraire, comme on rejoue une pièce de théâtre ? Pourquoi pas, après tout ?

maintenant : un sujet qui ne demande pas au seul réalisme ce dont un film a besoin pour intéresser le public, un sujet qui se pare de fantaisie et de poésie, peut sans doute être porté à l'écran aujourd'hui que Les Visiteurs du Soir sont en train de démontrer — et n'est-ce pas le plus important, le plus heureux résultat de l'audacieuse initiative de M. Paulvé ? — qu'un spectacle de l'écran peut s'élever sensiblement plus haut que le ruisseau !

Et puis, il n'y a pas en Giraudoux que son œuvre passée. Il y a aussi son œuvre future. Lorsque l'on sait combien l'hom-

si brillante qu'ait été l'entrée que Giraudoux vient de faire dans la vie cinématographique, il n'est pas fait pour adapter à l'écran des romans — fût-ce des romans de Balzac — ni pour fournir à des collaborateurs — même de premier ordre — le secours du plus souple, du plus subtil, du plus brillant dialogue que l'écran puisse souhaiter.

En accouplant, en tête de La Duchesse de Langeais les noms de Balzac et de Giraudoux, le cinéma a certes réussi un coup de maître. Il en a, depuis lors, réussi un autre que voici : « Pathé-Cinéma » vient

JEAN GIRAUDOUX et le Cinéma

me aime le cinéma et avec quelle assiduité, quel intérêt il en a, des années durant, suivi les manifestations, comment ne pas supposer qu'il y a place pour quelques scénarios originaux, pour quelques sujets, quelques idées autour desquels s'édifie-

de confier à Jean Giraudoux les très importantes fonctions de « Conseiller littéraire et artistique ». Bravo ! Dans ces fonctions, l'intelligence, le goût de Jean Giraudoux vont, bien sûr, faire merveille et la production de la grande, de la plus vieille maison française, si heureusement rajeunie ne vas pas tarder à laisser voir les effets de cette présence dans ses conseils !

par
RENÉ JEANNE

raient des films neufs, hardis, de ces films dont nous avons besoin et vers lesquels se tendent nos désirs impatients !

Car, il ne faut pas craindre de le dire :



Je vais vous raconter UN GRAND AMOUR

Il est assez imprévu pour un chroniqueur de guerre d'avoir à raconter une histoire sentimentale, mais après tout n'est-ce pas le propre de ce métier que de rencontrer l'inattendu à tous moments. Du reste, à l'heure actuelle, je ne sais où en est le roman d'Anna et de Wendlandt. J'ai vu une affiche annonçant qu'elle donnait bientôt un concert, lui est en Russie, il n'a guère le temps de s'occuper de son courrier... Il faut attendre que tout cela soit fini pour mettre le point final au roman. Peut-être, à ce moment-là, n'ayant plus de combats à relater, irai-je me cacher dans un petit coin tranquille pour écrire leur idylle... On verra, il est toujours permis de faire des projets. Je n'ai pas à dire comment j'ai fait la connaissance de Wendlandt, cela appartient au hasard du service. J'étais à cette époque sur le front d'Afrique, j'étais « rampant » comme disait Wendlandt et n'avais guère l'occasion de rencontrer le lieutenant que l'on considérait comme l'un des plus brillants aviateurs du corps. Il a fallu que des ordres parallèles nous fassent revenir sur le continent. Nous avons lié connaissance sur le bateau, il en est résulté une solide amitié et c'est encore ensemble que nous avons passé une soirée, la première calme depuis bien des mois, qui nous conduisit à la Scala. Je crois même que c'est moi qui avais décidé Wendlandt à aller entendre Anna Holberg. Je n'ai pas pris la chose très au sérieux, lorsque j'ai vu mon nouveau camarade se précipiter dans les coulisses dès l'entr'acte. On sait bien qu'un cœur d'aviateur est fait de matières particulièrement inflammables et je comprends qu'après la vie dure que nous venions d'avoir, il puisse être bouleversé par la voix grave et pathétique d'Anna. Wendlandt était en civil, j'ai su plus tard qu'il ne s'était que très vaguement présenté, j'ai su aussi que dès cette soirée ç'avait été entre eux ce que nous appelons dans notre jargon un peu rude « le grand true ».

Mais le lendemain, disparition du bel admirateur. Il y eut au moins quelqu'un d'heureux de cette absence subite, ce fut Rudnitzky, le compositeur, celui qui fait toutes les chansons. On le considérait en général comme le fiancé de la jeune cantatrice. Un mois passe. Wendlandt revient, il explique les nécessités de son service. Elle dit bien qu'elle comprenait, mais est-ce que vraiment une femme comprend ces

Est-ce qu'une femme comprend vraiment ces choses-là ?

choses-là ? Ils passèrent ensemble trois jours que l'aviateur m'avoua être les plus beaux de sa vie. Rentré à son centre, il écrivit la plus enflammée des lettres d'amour et tout simplement une demande en mariage. Les aviateurs vont vite, que voulez-vous, ils n'ont pas de temps à perdre. Mais cette rapidité-là faisait partie des obligations de service qu'Anna comprenait très bien. La date du mariage est fixée... Nouvel ordre de service, puis tournée de concert... C'est la séparation. Il faut un hasard pour que tous deux se retrouvent à Rome. Anna croit enfin que le bonheur est revenu, elle retrouve sa gaieté. Wendlandt a trois semaines devant lui. Pour eux c'est long comme l'éternité. Jamais la vie fiévreuse qui est la leur ne leur en avait tant accordé... Cela explique sa déception lorsque le lendemain, par un ami, elle apprend le brusque départ de l'officier. Cette fois-ci, ce fut la brouille. Pourtant, quand elle apprit que les combats avaient recommencé sur le front de l'Est, elle comprit que son fiancé avait fait passer le devoir avant l'amour. Pourquoi diable a-t-il fallu que Wendlandt choisisse cette époque pour tout abîmer. Au fond, je pose la question en connaissant la réponse. J'étais moi aussi sur ce terrible front de l'Est et je conçois les moments de dépression que pouvait subir un combattant. Il fut surtout impressionné par la mort de son plus fidèle compagnon, von Etdorf, descendu en flammes. A partir de ce moment, il crut avoir la certitude qu'il ne reviendrait pas de cette bagarre-là. Ce fut le plus classique



des sacrifices. Il écrivit à Anna une lettre bien différente des précédentes, il lui dit son impression certitude sans angoisse.

Cette lettre d'adieu contenait cette phrase terrible quand on sait combien était forte leur passion à tous deux : « Sans amour, c'est plus facile ».

Même dans des moments aussi dramatique, le malheur des uns risque de construire le bonheur d'un autre. Rudnitzky retrouva l'espérance, il fit à nouveau des projets. Anna s'y laissa entraîner. Certes, il ne s'agissait là que d'une grande affection, bien différente du grand tourbillon, mais peut-être, blessée, trouvait-elle dans cette douceur un calme reposant.

Pendant ce temps, les pressentiments de l'officier se justifiaient. Dans un combat particulièrement farouche, il est descendu à son tour. C'est à l'hôpital que je l'ai retrouvé, assez mal en point, certes, mais sauvé... Il n'était plus question de jouer le jeu, quand un homme a vu la mort si proche, il pèse ce qui compte dans la vie et ce qui comptait pour Wendlandt, c'était Anna. Il l'appela, il mit tout en œuvre pour que cet appel lui parvienne. Elle n'a pas hésité une seconde. N'écouter ni Rudnitzky, navré mais compréhensif, ni son imprésario, piélinant ses engagements, elle alla rejoindre l'aviateur.

Je les ai laissés à l'hôpital, ils en étaient attendrissants, ils avaient enfin devant eux trois semaines pour s'aimer, trois semaines que rien cette fois-ci ne viendrait écourter.

Depuis... Depuis, j'ai vu des concerts annoncés dans plusieurs villes d'Europe, j'ai relu à nouveau le nom de Wendlandt dans le communiqué ; c'est la vie, c'est la guerre, je ne sais pas encore comment finira ce roman s'il advient qu'un jour je l'écrive.

R. de LECRAN.

SCÉNARIO et ROMAN

par
JACQUES CARTON

À l'occasion de la « sortie » du *Mistral*, j'ai vu des journalistes venir me demander quelques impressions de scénariste-romancier. Je dis bien de scénariste-romancier, et non pas, comme on l'entend dire plus souvent, de romancier-scénariste.

Si, en effet, voici plus de douze ans que j'ai reçu l'indéfinissable coup au cœur qui accompagne l'édition d'un premier roman ; s'il m'a été donné depuis, avec d'autres livres, de connaître la sensation forte des bagarres pour les grands Prix littéraires ; si, avec *La Belle Revanche*, tirée de mon roman *Edouard*, j'ai pu, avant la guerre, éprouver l'anxiété familière à l'écrivain qui voit ses personnages et leur drame (ressemblant plus ou moins à l'idée qu'il s'en faisait) projetés sur la toile blanche ; je n'avais pas encore tenté l'expérience inverse, celle qui consiste, pendant l'élaboration d'un film, à concevoir un roman sur le même sujet. C'est le plaisir que je me suis donné en écrivant *Le Mistral*.

Certes, cette expérience, je ne me pique pas d'en être l'instaurateur. Plus d'une collection dite populaire a déjà compris l'intérêt qu'il peut y avoir à offrir à nouveau au public, à loisir et sous la lampe, l'intrigue qui n'avait pu retenir son attention que l'instant fugitif du passage dans la salle obscure. Et, pour ne citer qu'un écrivain dont le talent est indiscuté, c'est tout récemment que Pierre Véry nous donnait, presque en même temps que son film, *L'Assassin a peur la nuit*, le livre qui permettra à la foule d'en retrouver les héros.

De ce plaisir du public, en ce qui me concerne, j'aurais quelque vanité à préjuger. Le spectateur, puis le lecteur sont, en dernier ressort, seuls juges. Mais ce que je peux confier à ce papier, ce sont les curieuses sensations de l'auteur.

Il a conçu un sujet, bâti une histoire, écrit un synopsis. Puis, le développant en scénario avec le secours d'un adaptateur, (c'était en l'occurrence, mon ami Jacques Houssin, dont la camaraderie et la compréhension ne se sont jamais démenties), il l'a lui-même dialogué. Le film a été tourné. Le voici sur l'écran. Comment voudriez-vous que le sang du romancier n'ait pas depuis longtemps commencé à

bouillir ? Pouvez-vous imaginer qu'à fréquenter ainsi des personnages nés de lui et à qui il a donné la parole, il n'ait pas éprouvé le besoin, — j'allais dire la soif — d'intégrer leurs gestes et leurs mots dans une trame narrative ?

Excellent exercice, et passionnant ! On a d'abord composé le récit avec nonchalance et comme par jeu. Puis on se prend

à ce jeu, qui ressemble à la tenue d'une gageure.

Pensez donc ! Le film était réputé comme la forme la plus concrète et la plus vivante que pût prendre la comédie humaine dont l'auteur a fixé les données et le cadre. Il n'y a pas, semble-t-il, à en chérir sur le film ? On verra bien ! Voici que le romancier relève le défi,



S'ils avaient fait des croquis en marge de leur scénario, est-ce exactement comme cela que Jacques Carton et Jacques Houssin auraient représenté leurs héros ? C'est l'éternel drame de l'auteur, drame qui n'existe presque plus ensuite car lorsqu'il écrit les dialogues du *Mistral*, J. Carton les fit « sur mesure » pour Ginette Leclerc, Orane Demazis, Andréx, Charpin, Tramel... et les autres.





Personnellement, j'aurais vu Paul Azais au bout d'un « brûle-gueule », mais après tout çà le regarde...

Celui-là, vous ne pouvez pas le connaître, la caméra n'a jamais pu l'atteindre et pour cause : c'est Daniel Norman, metteur en scène, il défend que l'on fume au studio... lui, c'est autre chose, il considère la pipe comme un instrument de travail.



Jean Daurand ou la pipe désinvolte à usage photographique.



Harry Baur n'est pas un homme débraillé... mais il est initié, il sait la tenue idéale pour culotter une pipe...



Pas d'erreur, Emil Jannings s'y connaît, sans cela jamais son « père Krüger » ne tirerait sur sa bouffarde « avec la barbe, les joues et les yeux ».

Duel ? Non, la pipe est un instrument essentiellement pacifique, mais elle facilite la compréhension et permet à Watson de suivre les théories de Sherlock Holmès-Hans Albers.



TÊTES DE PIPE



On ne fera jamais croire à un vrai fumeur que Gravey avec son élégante petite « junior » au bec soit un connaisseur, elle est d'ailleurs vide.

Chacun sait que si les détectives ne fumaient pas la pipe, ils ne trouveraient la clef d'aucune intrigue... alors quand on fabrique les intrigues comme Georges Simeon...



Jean Tissier, dans Le Dernier des Six ou ailleurs, n'est pas de ceux qui cassent à coups de dents le tuyau de leur pipe, il la considère plutôt comme un sucre d'orge.

Reflets du MONDE Images de la VIE

Depuis quelques temps et quelques décennies, la presse spécialisée d'outre-zone paraît fort s'émouvoir du péril qui menaçait le film documentaire. Quoi ! on prétendrait restreindre les ébats cinématographiques de bon nombre de distillateurs d'ennui patenté. L'intérêt du débat échappe au public, heureux de s'en tirer à si bon compte. Limiter à trois cents mètres le fatidique accouplement des limaces, la descente de l'Ardèche en bateau-lavoir, ou la fabrication pittoresque des chasse-mouches au Venezuela, c'est accomplir œuvre salutaire. Et si un bon sonnet vaut bien un long poème pourquoi un court métrage réussi ne balancerait-il pas le plus copieux des documentaires ?

Réglementer un genre aux frontières imprécises c'est lui fournir un cadre nécessaire et forcer ses réalisateurs à ordonner, à canaliser leur inspiration. Si les trois unités classiques ont concouru à la plus riche floraison de chef-d'œuvres de notre théâtre, pourquoi une mesure dictée par les circonstances ne régènerait-elle pas une branche particulièrement feuillue de notre cinéma ?

La nouvelle réglementation demanderait aux réalisateurs le coup d'œil synthétique qui leur manque parfois. Au lieu de disperser leur attention sur l'accessoire, ils ne s'attacheraient plus qu'au nécessaire ; plus de digressions graphiques, moins de complaisances à l'inutile, tel serait le premier résultat obtenu.

De la nécessité d'un choix des images découlerait une inévitable sélection des sujets. Nous ne verrions plus exécuter en dix minutes des thèmes qui nécessiteraient une heure de projection.

Nous protestions naguère contre un document consacré à la Corse. L'auteur s'en tirait en nous montrant la maison natale de Napoléon, tandis qu'un sous Tino Rossi susurrail une romance, deux ou trois séquences sur Bastia, Ajaccio et Calvi. Pour un peu on nous eût gratifié d'une interview de Spada. Tout ceci en 500 mètres.

Outre l'avantage que nous gagnerions à mieux connaître un sujet précis, nous bénéficierions d'une plus large diversité. Pour faire passer un mauvais documentaire, nous songerions que nous n'avons pas longtemps à souffrir.

Telles sont les réflexions qui inspirent au spectateur moyen ces tempêtes dans la

caméra. Sans doute est-il assez imperméable aux soucis des techniciens. Mais si l'on songe aux efforts réalisés depuis l'Armistice par des équipes comme celles de **La France en Marche** qui s'est imposé volontairement un métrage restreint et nous a donné une suite de réalisations d'une belle qualité, on n'arrive pas à se passionner pour un problème si mal posé.

Le principal argument des adversaires de la nouvelle mesure mérite pourtant d'être examiné. Les chef-d'œuvres du documentaire, disent-ils, sont des films de longue haleine : **Les Dieux du Stade**, **Tempête sur le Mexique**, **Le Mont Saint Michel**, **Symphonie Pastorale**, **S.O.S. 103**. Il n'y a rien à répondre à cela. Mais il n'est pas donné au premier venu de réaliser des chef-d'œuvres. Le C.O.I.C. a d'ailleurs prévu des dérogations lorsque l'ampleur du sujet et la valeur du metteur en scène le demandent. Et puis certains thèmes s'accommoderaient d'être décomposés en plusieurs études. Leni Riefenstahl aurait pu tirer des Jeux Olympiques une quinzaine de courts métrages... mais elle n'aurait pas tourné de chef-d'œuvre.

Sur un plan purement artistique, le problème paraît insoluble. Tous les arts se heurtent à de telles difficultés : les peintres manquent d'huile ; ne pouvant composer des fresques, ils travailleront la miniature. Les romanciers n'ont plus de papier ; ils écriront des nouvelles. Ainsi les cinéastes devront prendre en patience leur mauvaise fortune et tourner de bons courts métrages en attendant de pouvoir donner libre cours à leur génie d'interprétation. Mais si la pellicule fait défaut, le génie est plus rare encore.

Ces digressions n'ont pas manqué de nous distraire de notre critique habituelle. Une réussite comme **Planteur de l'A.O.F.** qu'a tourné la **France en Marche** mériterait à elle seule une étude sérieuse. Ce documentaire, le dernier tourné dans notre Afrique, retrace en des images pittoresques, reliés par un commentaire sobre et lumineux, les différents modes de culture des palmiers et des bananiers. Evoquant avec clarté une des richesses de notre Empire, ce film a gagné aux circonstances actuelles un redoublement d'intérêt.

On ne saurait en dire autant de **Quatre Siècles de Danses**, bande d'origine indéterminée. Elle dégage un parfait ennui. Nous assistons dans un cadre misérable à des exhibitions de polka et de charleston. Seul un passage consacré à je ne sais plus quelle chaloupée de 1900 mérite d'être retenu pour sa verve caricaturale.

Pierre des VALLIERES.



FILM DOCUMENTAIRE

— Cet idiot de Brutus a avalé quatorze mètres du gros plan de l'antilope...

LA CRITIQUE

L'ENFER DU JEU.

Nous avons salué **Dernier Atout** comme un grand pas vers le vrai cinéma. C'était l'œuvre d'un débutant doué. Voici que Jean Delannoy dont le métier est certain (on dirait d'un Duvivier, un peu moins habile) s'attaque à une histoire de trafiquants d'armes pleines d'écueils. Une fois encore on est obligé de s'incliner devant la mise en images et surtout en mouvement du roman de Maurice Dehobra.

Il s'agit, en deux mots, d'un aventurier qui s'est engagé à livrer à un général chinois une quantité assez impressionnante d'armes. Il va demander ces dernières à un asiatique qui règne sur Macao et dont la fille, élevée en Europe, ignore évidemment tout de l'activité de son père. Ajoutez à cela une belle Française que l'aventurier sauve du peloton d'exécution, un journaliste acrobatique, un traître à Prusnie : cinquante dollars et enfin l'atmosphère : bombardements, maisons de jeu, figuration de l'endroit, etc...

Tout le film sacrifie à la ligne générale de rythme mais certains passages méritent d'être cités. L'attaque aérienne de Canton au début du film, la vue extrêmement rapide d'une rue de Canton jonchée d'objets hétéroclites et qu'une seule femme traverse en courant avec son enfant



Tout change, Flamant n'est plus un « vilain » et Viviane Romance ne veut plus être une « garce »... Feu Sacré liquide un passé de tradition.

dans les bras et qui sort du champ en l'espace d'une seconde tandis que la caméra continuant à passer en revue une pancarte touristique : Passez vos vacances au Japon, une valise : Tournée Bagottini et à côté de la valise, une Européenne qui sous le fracas du bombardement arrête

le général Lin-Tse discute avec le trafiquant Hubert Krall. Tout ceci est excellent. Et le reste du film, s'il ne comporte pas que des morceaux de technique aussi dépouillée et aussi cinéma, n'en est pas moins maintenu à une allure très entraînant.

Sessue Hayakawa, sur lequel on a tout dit, est nettement gêné par son texte. Mais quelle puissance dans le masque et dans le geste. Pour un peu on souhaiterait le retour du muet... Pierre Renoir qui n'est plus que lui-même sous le nom de ses personnages, joue comme à l'ordinaire les brutes intelligentes. Mireille Balin est décidément en progrès. On croit, par instants, lui découvrir un sens de l'humour, un peu gros, un peu facile, mais réconfortant. Au près de ces trois vedettes, Henri Guisol déploie une fantaisie, et dans sa dernière scène un sens du tragique étonnant. Roland Toutain est très sympathique et casse-cou. Georges Lannes est étonnant de simplicité. Chukry-Bey qu'on n'avait plus vu depuis **Trois de Saint-Cyr** confirme les espoirs dont on l'avait gratifié à l'époque. Mais Jim Gérald, dans le rôle d'un Stewart crasseux et méprisant, est magnifique. Musique suggestive de Georges Auric.

On ne plaisante pas à Macao, Mireille Balin va être fusillée, ce qui est fort désagréable à Pierre Renoir, mais ne paraît pas modifier le calme tout oriental de Chukry-Bey.

G. G.



LA CRITIQUE

(Suite)

FEU SACRÉ.

Il fut un temps où les vies romancées étaient fort à la mode, la vie douloureuse de celui-ci, la vie fiévreuse de celui-là... Après quoi les vivants, jaloux de la publicité que se faisaient les morts, n'ont pas voulu attendre le jugement posthume pour se raconter et de Paul Poiret à Cécile Sorel nous avons vu se dérouler pas mal de ces récits flatteurs sur nos contemporains. Viviane Romance n'a pas voulu être en reste, mais désireuse de marquer un coup aussi grand que sa vedette, afin que nul n'en ignore, elle a voulu que ce soit filmé. Peut-être couchera-t-elle un jour sur le papier la « sacrée vie de Viviane Romance » ; en attendant, elle a imaginé Feu Sacré et prenant des complices de classe puisqu'il ne s'agit rien moins que de Roger Vitrac et de Pierre Rocher, elle se raconte tout au long d'une soirée. Ne nous abusons pas sur la réalité historique... Pourquoi serions-nous plus exigeants pour Viviane Romance que pour un quelconque roi de France traité à la sauce Guitry ?

Cloche a signé ce film, c'est un metteur en scène à qui il faut faire confiance, il donna au cinéma un de ses meilleurs documentaires : Le Mont Saint Michel et un film raté d'excellente intention : La Vie est Magnifique.

Il s'est donc attaché à nous raconter comment une petite gourde venue de sa campagne essaie de tous les métiers parisiens, sauve son honneur sans que cela l'empêche de montrer ses cuisses et le reste, découvre au cinéma le « grand théâtre » et débute, faute de pouvoir suivre des cours de comédie, dans un music-hall, formule Casino de Paris. Il y a des « coups d'œil » sur la vie des figurantes, diverses apparitions de Viviane en oiseau courtement emplumé, en marquis grand siècle et en bn ne sait qui déshabillée, comme on en voit sur toutes les scènes, qu'elles s'appellent folies ou pas folies. Cela se termine par une bataille de femmes avec la vedette-maison ce qui est pour les opérateurs un excellent prétexte à de menus amusements, et ce qui permettra de faire rebondir l'action et d'emmener Viviane dans une boîte où elle danse un cancan intégral, y compris le grand écart ce qui fait dire « oh ! » à tous les spectateurs. Il y a encore bien des avatars, on en arrive au cinéma — coup d'œil sur la triste vie des figurants de cinéma — après quoi cela va plus vite, soit que la hiérarchie cinématographique soit moins raide à grimper, soit que le temps passe et que les spec-

tales doivent finir de bonne heure. Naturellement, il y a deux aventures sentimentales qui expliquent un peu le déniement de la vedette, une avec le beau Franck Villars à qui pour la première fois on a donné un rôle assez veule dont il ne se tire pas mal, soit avec Georges Flamant à qui revenait par droit d'ancienneté le rôle du garçon au grand cœur.

Il découle de tout cela que Viviane Romance a certainement très bien fait de raconter cette histoire pour l'édification des jeunes classes, car ce destin n'a vraiment rien d'exceptionnel, on pourrait raconter l'histoire d'avance, y compris les réactions des personnages, ce qui prouve bien que c'est conforme à la stricte logique.

Probablement pour que tout cela reste dans la note très « music-hall », on a confié à Othobal un personnage de sketch qui n'a rien à voir avec les nécessités du cinéma, un fantoche qui fait rire à chaque entrée et que l'on s'étonne de ne pas voir saluer à la fin. Delmont a prouvé dans L'Arlésienne son excellence. Lucien Callmand connaît fort bien son métier. Il y en a beaucoup d'autres, Maurice Cloche semble avoir tenu à ce que cette histoire soit une chance pour pas mal d'espérons, brûlés du feu sacré. Nous reverrons certainement quelques-uns d'entre eux, à commencer par Claire Vervin qui sait s'habiller — cela se remarque — qui joue sans outrance un rôle de petite poule un peu agaçante et qui est fort jolie.

Il se dégage de cela un petit air de philosophie qui dans l'idée de Viviane Romance doit la classer dorénavant dans les vedettes « pensantes ». Pourquoi diable ? Ce film même ne prouve-t-il pas qu'on ne lui en demande pas tant ?

R. M. A.



ZARAH LEANDER chante toujours, mais renonce aux films d'époque historique dans Un Grand Amour.

Scénario et Roman

(Suite de la page 5)

ce défi qu'il s'est, si je puis dire, jeté à lui-même.

Psychologie, descriptions, continuité, tout ce qui était naguère livré à l'image et contenu dans les gammes alternées des plans, généraux, moyens et gros, tout cela, l'écrivain le reprend à son compte avec ses moyens à lui : il en recompose son livre en repensant l'histoire. Epineux problème technique, d'où l'art pour l'art ne voudrait pas être exclus, — et sur lequel on discuterait pendant des pages et des pages...

Qu'il me suffise ici d'affirmer qu'aucun écrivain ne peut considérer ce genre de tentative comme une tâche mineure. Le livre qui en est issu, quelles que soient les insuffisances imputables à la plume de l'auteur, peut, doit mériter le nom de livre.

Oserai-je ajouter que bien des difficultés sont alors résolues, et que tombe, ipso facto, le fameux grief — parfois fort exagéré — que font les auteurs au réalisateur, de déformer l'esprit de l'œuvre initiale.

L'œuvre, la voici, telle que l'auteur l'eût conçue sur le plan romanesque. L'écrivain joue sa partie librement, loyalement. Il se livre. Il abat ses cartes. Que peut-il réclamer à présent ? Et que lui reprocherait-on ? Sur ce sujet, qu'il a autrefois imaginé, sur ces personnages qu'il a rêvés et qu'aujourd'hui il recrée, il n'a désormais plus rien à dire. C'est la tranquillité pour tout le monde !

Pour ma part, je suis de ceux qui persistent à penser qu'entre le roman et le scénario il n'y a pas le fossé que l'on assure. Et pourquoi dissimulerais-je mon intention de doubler certains des scénarios que je soumettrai au producteur, de récits en quelque sorte homologués, et que je me propose d'écrire dans le même temps... Si j'en ai, bien entendu, le loisir.

Garantir que le public s'en réjouira ? Je ne me hasarderais pas à le prédire. Mais j'ai la conviction que ce ne sera pas du temps perdu : ni pour le romancier, ni pour le producteur.

Et puis, comment mieux s'y prendre pour affirmer que, loin d'être en constante opposition, Littérature et Cinéma peuvent, au contraire, se donner la main, en cordial accord, sous le signe, bien entendu, de la même pensée originelle ?

Jacques CARTON.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— On annonce le décès du journaliste et homme de lettres Henry Bidou, collaborateur de *Foris-soir* et de *la Revue des Deux-Mondes*.

— La vie d'un grand sanatorium italien sera filmée pour la production *Ville Blanche*.

— On pourra entendre les plus célèbres enregistrements d'Enrico Caruso dans un film que l'on tourne en Italie et qui retracera la vie du plus grand ténor du monde.

— Le Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma vient de publier le premier opuscule d'une série intitulée *Les Archives du Cinéma*. Le volume est de Luc de Camfran et est consacré au développement et Tirage des Films Cinématographiques.

— Encore une fausse nouvelle ! Une certaine partie de la presse suisse a annoncé, dans une dépêche d'Istanbul, la mort de Mirika Rokk. Cette nouvelle est absolument fautive et la société UFA a publié un démenti formel.

NOS PHOTOS D'ARTISTES

Ayant cessé la diffusion des séries de photos d'artistes du Studio Erpé, nous procédons à la vente des exemplaires restant en notre possession. Nous disposons encore des photos suivantes, parmi lesquelles nos lecteurs pourront faire leur choix.

ALIBERT
Gaby ANDREU
ANDREX
Paul CAMBO
CHARPIN
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Georges FLAMANT
Ketti GALLIAN
Jim GERALD
Georges LANNES
Jacqueline LAURENT
Albert PREJEAN
Suzy PRIM
RELLYS
Germaine ROGER
Pierre STEPHEN

Chaque photo, format carte postale internationale est vendue 3 francs à nos bureaux. Pour les envois par poste, ajouter 15 % pour les frais de port (minimum 2 francs). Les règlements devront se faire par versement à notre C. C. Postal, A. de Masini 466-69 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement.

le quart PESTRIN

(Coeu Pétillante)

dans tous les Cafés

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

— Jacques Pills, Vicky Verley, Lysiane Rey, Georges Van Parys, Roger Trévaille et Marcel Vallée sont les vedettes du spectacle de music-hall du Théâtre de l'Etoile à Paris.

— En Italie, on tourne *L'Ami des Femmes* d'après la comédie d'Alexandre Dumas Fils.

— Dans la collection « Questions Actuelles », vient de paraître un volume de Julien Teppé sur *Les Tendances Artistiques du Cinéma Français*.

— Dans les différents cabarets parisiens, on peut voir en ce moment Lucienne Boyer, Suzy Solidor, Lys Gauty, René Paul, Mona Goya, Loulou Héghoburu, Georges, Homéo Carles et Charles Trénel.

— Doris Duranti est la vedette du film *Conchia* tiré de l'œuvre de Zandonai et inspiré par *La Fanny* et *le Pantin* de Pierre Louys.

— Tania Fédor sera avec Jean Fister, Denise Grey, Annie France, Noël Roquevert et André Reybaz, la vedette de *Vingt-cinq ans de bonheur*, de Germaine Lefrancq qui tourne René Jaret.

CHIRURGIEN-DENTISTE
8, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 2 heures
Travaux Or. Acier Vulcanite
Assurances Sociales

— Alfred Braun réalise pour le groupe Velt Harlan le film *Entré la nuit et le matin* avec Kate Gold et René Delgen.

— Henny Porten et Gustav Fröhlich sont les protagonistes du film de Carl Froelich *La Famille Buchholz*.

— Comment trouvez-vous mon mari ? tel est le titre d'un film que tourne Kurt Hoffmann avec Hans Nielsen, Heli Finkensteller, Hans Leibelt, Hans Richter, etc.

— A Munich, Erich Engel tourne *On ne me parle pas d'amour* avec Heidemarie Hatheyer, Mathias Wierhan, Hilde Sessak, Oskar Sima, etc.

LES GRANDS FILMS HISTORIQUES.



— Dis donc, Asdrubal, pourrais-tu me dire l'heure; ma montre vient de s'arrêter...

UNE ENQUÊTE SUR LE CINÉMA

Le Service de Sondages de l'Opinion Publique à Vichy, organisme qui relève de la statistique, se charge de poser aux Français des questions sur les problèmes d'actualité. Pour arriver à établir l'opinion générale, on pose les questions à 20.000 personnes de classes différentes. La première enquête de ce Service portait sur le Cinéma.

Les auteurs de l'enquête sur l'assiduité au cinéma se sont arrêtés à 15 questions. En voici quelques-unes :

Etes-vous allé au cinéma depuis l'armistice ? Dans l'affirmative, y êtes-vous allé la semaine passée, ou depuis six mois, ou depuis un an ?

Quelle est la dernière salle où vous vous êtes rendu ? Est-ce pour vous une salle habituelle ? Assistez-vous aux projections de films pour tuer le temps et vous distraire, ou bien y assistez-vous pour voir projeter un film déterminé que vous aimez pour lui-même ?

Dans les studios hollandais, Johannes Meyer réalise *Oiseau Sauvage* avec Leny Marenbach, Volker von Collande, Werner Hinz, Loma Bahin, etc.

La ville de Francfort vient de fonder une Ecole Supérieure d'Art Dramatique dirigée par l'intendant Hans Meissner.

On a reçu des nouvelles rassurantes de Jean Worms dont l'état de santé avait été très grave. L'excellent comédien se trouve à Paris et on espère qu'il pourra bientôt reprendre son activité.

C'est dans le courant du mois de mars que l'on doit tourner *A tout cœur* de Félix Gandéra dont Josette Day doit être la principale interprète. Les dialogues seront vraisemblablement écrits par Marcel Pagnol.

Jacques de Baroncelli doit tourner pour Disclina une troisième version des *Mystères de Paris*.

René Jeanne est rentré à Paris où il poursuivra ses travaux littéraires, cinématographiques et radiophoniques.

Les Belles Publicités

Une salle de la côte d'Azur fait passer dans la presse quotidienne un « pavé » massif :

BUSINESS ARE BUSINESS
(Les affaires sont les affaires)
d'OCTAVE MUREAU
avec CHARLES VANEL...

comme dit le directeur en question : Business are business. L'histoire littéraire s'arrangera toujours pour reconnaître ses enfants.

PEINTURE DÉCORATION
ADY
THÉÂTRES-ARRANGEMENTS-MURURES
14, Rue de la Darse
Marseille - Téléphone 20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53-54-55-56-57-58-59-60-61-62-63-64-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74-75-76-77-78-79-80-81-82-83-84-85-86-87-88-89-90-91-92-93-94-95-96-97-98-99-100



Odetta M. à Marseille. — Nous ne croyons pas que ces deux personnes soient apparentées puisque l'orthographe de leur nom est différente : Pierre Sarda et Robert Sardal. Ce dernier n'a plus donné de ses nouvelles.

Rita au Coteau. — Nous ne donnons jamais l'âge des artistes. C'est un principe. Jean Chevrier et Pierre Fresnay sont tous les deux en zone occupée. Envoyez-nous vos lettres, nous ferons suivre.

Jacqueline P. à Grenoble. — Viviane Romance n'est pas mariée. Elle vient de terminer à Rome, les prises de vues de *Carmen*. Elle doit bientôt venir tourner à Nice. Lino Rossi est séparé de sa femme avec laquelle il a un enfant. Il habite à Super-Cannes. Vous pouvez écrire à ces deux artistes et à Michelle Ballin par notre intermédiaire comme d'habitude. Nous ne donnons jamais l'âge des artistes. Nous ne sommes pas autorisés à répondre aux lecteurs dont nous ne connaissons pas le nom et l'adresse. Ces renseignements ne sont d'ailleurs jamais publiés.

Gérard de L. aux Deux-Chaises. — Nous croyons vous avoir répondu que vous auriez les plus grandes difficultés pour faire accepter votre scénario par la censure, aussi original que cela puisse vous paraître...

R. R. à Lyon. — Non, la vedette hongroise Marika Rokk n'est pas morte, nous ne pouvions donc l'annoncer... Pour les photos de *Chambre 13*, adressez-vous directement à Védis-Film qui vous renseignera bien mieux que nous. Jean Tissier fait du cinéma depuis plusieurs années. Parmi tous les films que vous citez, vous ne pourriez revoir que *Le Jour se leva*, les autres étant interdits par la censure.

Robert J. à Marseille. — Adressez-vous à M. Martinetti, régisseur du studio Pagnol-Gaumont, 111, rue Jean-Mermoz, Marseille. Pour écrire à Sacha Guitry, envoyez-nous votre lettre nous la ferons suivre. Ray Ventura ne joue plus pour la bonne raison qu'il se trouve en Amérique du Sud. Les films de cette vedette sont interdits parce qu'une artiste ne devrait pas faire de politique...

Robert C. à Montauban. — Nous ne répondons jamais par lettre. Louise Carletti se trouve en zone occupée.

Irène R. à Montpellier. — Vous ne semblez pas très fixée sur l'acteur à qui vous désirez écrire, mais vous êtes si jeune que l'on peut vous pardonner de considérer les « artistes » comme des êtres exceptionnels. Nous ne donnons jamais d'adresses, mais vous pouvez écrire en mettant le nom sur une enveloppe timbrée, que vous nous enverrez, nous compléterons et ferons suivre.

Yvette C. à Marseille. — Votre lettre a été transmise.

Guy L. à Limoges. — Etant donnée votre situation actuelle, la section théâtrale au Conservatoire de votre ville est en effet la meilleure solution. Vous vous y désirez un peu, mais souvenez-vous de l'exemple de Gulsol qui partit tout fringant à Paris avec un premier prix d'un Conservatoire, persuadé que les premiers rôles étaient à lui et qui s'entendit dire : « Maintenant, mon petit, il s'agit de travailler » ... Il attendit encore quatre ans un rôle de théâtre et une dizaine d'années un « petit quelque chose » d'intéressant au cinéma.

Les Programmes à Marseille SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Police Mondaine.
Camera, 112, La Canebière. — Elles étaient Douze Femmes.
Capitole, 134, La Canebière. — Crépuscule.
Central, 90, rue d'Aubagne. — Musique de Rêve.
Cinévo, 36, La Canebière. — L'Assassinat du Père Noël.
Club, 112, La Canebière. — Les Anges Noirs.
Comœdia, 60, rue de Rome. — Le Vagabond Bien-Aimé.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — La Symphonie Fantastique.
Majestic, 57, rue St-Ferréol. — Le Mistral.
Noailles, 36, rue de l'Aire. — Dernier About.
Phocéac, 36, La Canebière. — Faussaires.
Roxy, 32, rue Tapis Vert. — Les Mutinés de l'Elseneur.
Studio, 112, La Canebière. — Le Mistral.

Julien A. à Arles. — Un appareil 17 mm. 5 n'a pas de valeur s'il n'est pas modifié en 15 mm., car le format 17,5 est interdit. Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous soit à Pathé, 90, Boulevard Longchamp, Marseille ou bien au Comptoir Général du Format Réduit, 52, Boul. Longchamp.

Myriam E. à Marseille. — Ne vous emballez pas, ne vous faites pas trop d'illusions et croyez bien que ce que vous savez ou rien du tout c'est à peu près la même chose. A Marseille, un des cours les plus sérieux qui soit est celui de Pierre Feuillère, car il n'est pas une affaire commerciale... mais attention, Feuillère a une sincérité parfois un peu rude. Ecrivez lui à son bureau : Théâtre du Marais, 51 Rue Grignan.

Evelyne T. Gran-Gevrier. — Que est allé vous raconter que l'on engageait beaucoup d'artistes nouveaux en ce moment ? Vous prenez vos désirs pour des réalités, bien au contraire la production est ralentie et il y a trop d'acteurs, il n'y en a pas un sur dix qui soit à même de vivre de son métier. On ne s'adresse nulle part pour débiter, on apprend son métier, comme on apprend la couture avec cette différence que les expertises sont plus cuisantes que quelques piqûres d'aiguille. Il semble bien que vous n'avez qu'une idée très vague de ce qu'est la profession de comédien et tout comme les quelques milliers de jeunes filles dans votre cas, vous vous laissez prendre au miroitement de l'écran. La couture est pourtant un métier bien plus sûr... et votre lettre nous montre qu'il vous reste tant à apprendre avant d'être à même d'écrire simplement une lettre pour vous présenter à un cours de comédien.

Lina C. à Meximieux. — Nous vous avons répondu en son temps à toutes les questions que vous nous aviez posées au sujet de Susue Hayakawa. Nous lui transmettrons votre lettre dès que cela sera possible.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risque de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93



La ligne de 32 lettres, espaces ou signes.

Demandes d'emploi : 4 Frs.
Autres rubriques : 7 fr. 50.

*

A VENDRE, projecteur 30 m/m. type Pathé Enseignement, état de neuf, avec 2 lampes et 4 bobines. Ecrire au bureau de *La Revue*, où l'appareil est visible.

Le Gérant : A. DE MASINE
Imp. MISTRAL - CAVAILLON



MANDOLINE ! BAMBOUS ! PALMES !

Ce n'est peut-être pas très sérieux au point de vue « documentaire », mais Jean Tissier et Arletty s'en soucient peu dans *L'Amant de Bornéo*.